

ma conviction, ma victoire sur le monde: tout homme qui n'a pas goûté l'amertume du désespoir, a toujours manqué l'importance de la vie, si belle et si riche en plaisirs qu'elle ait été. Tu ne trompes pas le monde dans lequel tu vis, tu n'es pas perdu pour lui, parce que tu l'as vaincu, — aussi vrai que j'ose prétendre être un honnête époux, bien que moi aussi j'aie désespéré.

Si je contemple ainsi ta vie, je t'estimerai heureux; car il est en vérité d'extrême importance qu'un homme, à l'instant du désespoir, ne se trompe pas sur la vie; il est aussi dangereux pour lui de se tromper que pour la femme en couches. Celui qui désespère pour une raison particulière court le danger que son désespoir ne soit ni vrai, ni profond, que ce soit une déception, un regret pour cette raison particulière. Ce n'est pas ainsi que tu dois désespérer, car rien de particulier ne t'a été enlevé, tu possèdes encore tout. Si le désespéré se trompe, s'il pense que le malheur dépend de multiples causes en dehors de lui, son désespoir n'est pas vrai et il lui fera haïr le monde au lieu de l'aimer; car, s'il est vrai que le monde t'importune parce qu'il semble vouloir être pour toi autre chose qu'il ne peut être, il est vrai aussi que, lorsque tu te seras trouvé toi-même dans le désespoir, tu l'aimeras d'être ce qu'il est. Si c'est la culpabilité, les péchés, une mauvaise conscience qui poussent un homme au désespoir, il lui sera peut-être difficile de recouvrer son contentement. Désespère alors, de toute ton âme, et de tout ton esprit, plus tu attends, plus dures seront les conditions, et la créance reste la même. Je te le crie comme cette femme qui offrit une collection de livres à Tarquin (105); lorsqu'il eût refusé de payer le prix qu'elle demandait, elle brûla un tiers des livres tout en demandant le même prix pour le reste; de nouveau il ne voulut pas payer, et elle brûla encore un tiers et demanda le même prix; finalement il paya le prix fixé dès le commencement, mais pour le dernier tiers de la collection seulement.

La condition de ton désespoir est belle et, pourtant, il en existe une autre plus belle encore. Imagine-toi un jeune homme aussi intelligent que toi. Admettons qu'il aime une jeune fille, qu'il l'aime autant qu'il s'aime lui-même. Admettons que dans une heure tranquille il réfléchisse sur la base de sa vie et sur la sienne. Ils ont en commun l'amour, mais il veut y sentir des différences. Elle a peut-être le don de la beauté, mais cela n'a pas d'importance pour lui, et la beauté est toujours tellement fragile; elle a peut-être l'esprit heureux de la jeunesse, mais ce plaisir n'a pas beaucoup d'importance pour lui; lui, il a la puissance de l'esprit et il sent sa force. Il désire aimer la jeune fille en vérité et il ne veut pas, par conséquent, lui attribuer cette puissance, et l'âme humble de la jeune fille ne veut pas la demander, — mais, il y a là une différence, et il sent qu'elle doit disparaître pour qu'il puisse l'aimer en vérité. Alors il plongera son âme dans le désespoir. Il ne désespère pas à cause de lui-même, mais à cause d'elle et, pourtant, c'est aussi à cause de lui-même, car il l'aime autant qu'il s'aime lui-même; alors la puissance du désespoir dévorera tout jusqu'à ce qu'il se trouve lui-même en sa validité éternelle. Mais alors

il aura trouvé aussi la jeune fille, et aucun chevalier ne rentrera plus heureux et plus gai de ses exploits les plus dangereux que lui en rentrant de cette lutte contre chair et sang et contre les différences vaines du fini; car celui qui désespère trouve l'homme éternel, et en lui nous sommes tous égaux. L'absurdité d'émousser son esprit ou de négliger sa formation afin d'établir l'égalité par ce moyen, n'entre pas dans sa tête; il veut conserver les dons de l'esprit, mais au fond de son cœur il saura que lui, qui les possède, est comme celui qui ne les possède pas. Ou imagine-toi un esprit profondément religieux qui, par un amour vrai et sincère pour ses prochains, se plonge dans l'océan du désespoir, jusqu'à ce qu'il trouve l'absolu, le point où il est indifférent qu'un front soit aplati ou qu'il se voûte plus fièrement que le ciel, le point où ce n'est pas l'indifférence qui règne, mais la validité absolue.

Tu as quelques bonnes idées, beaucoup d'idées drôles, une grande quantité d'absurdités, garde-les toutes, je ne les demande pas, mais tu as une idée que je te prie de bien retenir, une idée qui me prouve que mon esprit est congénère du tien. Tu as souvent dit (106) que tu préférerais être tout autre chose dans le monde plutôt que poète, puisque l'existence d'un poète en général est un sacrifice humain. Je ne nierai pas qu'il y ait eu des poètes qui se soient gagnés eux-mêmes avant de commencer à faire des poésies, mais il est bien sûr aussi qu'une existence de poète, comme telle, se trouve dans cette obscurité qui est la conséquence d'un désespoir qu'on n'a pas poursuivi jusqu'à son terme, où l'âme continue à vibrer et où l'esprit ne peut gagner sa vraie transfiguration. L'idéal poétique est toujours un idéal faux, car l'idéal vrai appartient toujours à la réalité. Lorsqu'il n'est pas permis à l'esprit de prendre son vol jusque dans le monde éternel de l'esprit, il s'arrête en route et se réjouit en contemplant les images qui miroitent dans les nuages, et pleure leur caractère éphémère. Une existence de poète, comme telle, est par conséquent une existence malheureuse; elle est supérieure au fini et, cependant, elle n'est pas l'infini. Le poète voit les idéaux, mais il doit s'enfuir du monde afin de s'en réjouir, au milieu des perplexités de la vie, il ne peut pas porter en lui ces figurines de divinités (107), il ne peut pas aller son chemin tranquillement, insensible à la caricature qui apparaît de tous côtés et il aurait encore moins la force de s'en revêtir. C'est pourquoi la vie du poète est souvent l'objet d'une misérable pitié de la part des gens qui pensent avoir leur pain cuit parce qu'ils sont restés dans le fini. Tu disais une fois, dans un moment d'abandon, qu'il y avait sûrement des gens qui au fond d'eux-mêmes avaient déjà réglé leurs comptes avec toi, et qui étaient prêts à te donner quitus aux conditions suivantes: tu serais reconnu une forte tête, mais en échange tu succomberais et tu perdrais ton rôle de membre actif dans la société. Oui, c'est indéniable, il existe dans le monde une bassesse telle, qui désire vaincre de cette manière tout ce qui fait saillie, même si ce n'est que d'un pouce. Que cela ne te trouble pas, ne les défie pas, ne les méprise pas, et je dirai ici ce que tu as coutume de dire: cela n'en vaut pas la peine. Mais si tu ne veux pas être poète, alors il n'y a pas